

"Le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir"

Anne Meunier

Une histoire particulière

Qu'est-ce qu'une psychanalyse lacanienne ? Ce serait tout d'abord une psychanalyse. Une cure par la parole. Une affaire de signifiants entre un, assis dans un fauteuil, et un autre, allongé sur un divan. Ce dernier a appris son existence et l'a sonné, sommé d'être là, de ne pas reculer à entendre quelque chose de ses dires.

Mais "elle" se souvient. On ne sait pas ce qu'il faut dire, taire, combien de fois il faudra venir, par jour, par semaine, par an. On espère que cela ne va pas durer longtemps, qui se préoccupe de ce que cela va coûter, en espèces si pas possible autrement, et n'en mène pas large. On n'ose pas demander quel diplôme possède celui qui accueille, s'il est d'un institut, d'une société, d'une association, d'une école, encore moins laquelle et pourquoi. On a lu, entendu, vu des "psy" variés, plutôt de loin que de près, à part telle ou telle grande figure de la psychanalyse. On n'est pas folle, mais on craint de le devenir ou de tomber physiquement gravement malade, si rien ne se passe. On n'en peut plus, la vie ne va pas durer comme ça, on est au bout du rouleau. Celle-là a été élevée avec l'idée qu'on doit, qu'on peut, faire face seul, mais là il faut voir quelqu'un, partager ses interrogations qui reviennent plus lancinantes que d'habitude, l'introspection ne suffit plus. Ce qui rend soudain si pressé de prendre rendez-vous ? On ne saurait exactement le dire, on est décidé à faire le premier pas. Il coûte le plus, dit-on, mais, si on poursuit, tous coûteront, dans tous les sens du terme.

Un mois pour se perdre en élucubrations, oublier des rêves au symbolisme limpide et avoir l'impression que déjà cela va mieux. Un salon bourgeoisement classique, un roman de Nabokov, en édition de poche, une ambiance feutrée, comme il se doit. C'est une femme qui l'intimide, tant elle est attentive ou est-ce l'impression que les mots, d'un coup, prennent un autre poids ? Une question à laquelle elle n'a pu répondre la laissera longtemps perplexe. Elle a dû toucher juste : elle n'aurait pas de passe-temps favori à part la lecture ? Mais sa liste d'attente ne laisse une possibilité de commencer que dans un an, et après réflexion, elle lui écrira qu'elle a trouvé quelqu'un qui pouvait la recevoir immédiatement.

Elle la connaissait déjà, puisqu'elle assurait une supervision de psychodrame pour l'équipe du Centre-Médico-Psychologique. Elle n'hésite pas à intervenir, parfois tranchante, et ses indications portent. Lors du premier contact, dans ce cadre, elle s'était dite freudienne mais ayant assisté aux séminaires de Lacan. Elle la reçoit tout de suite, l'écoute et lui propose de venir trois fois par semaine, pour des séances de trois quarts d'heure. Elle précise que cela ne saurait être pris en compte pour un cursus de formation, elle n'est pas didacticienne, il faut y réfléchir. La patiente s'en moque, une nécessité personnelle, elle dirait aujourd'hui "urgence subjective", la pousse sur ce divan.

Lors d'une des premières fois, la psychanalyste et son mari devront l'aider à sortir sa voiture d'une congère, et un "mais non je ne suis pas gentille", viendra ponctuer ses confus remerciements. Evidemment, c'est elle, l'analysante, qui depuis toujours s'applique à ne pas faire mentir les maternelles injonctions exclamatives : "qu'elle est gentille, cette petite !" A tort et à travers, les associations libres faisaient leur travail. Au bout de trois mois, les relations de couple se clarifiaient, la gentille se rebiffait. Dans les dernières semaines de cette tranche qui dura deux ans, il lui fut demandé de redescendre sa psychanalyste, en passagère, dans la ville de la vallée. Durant le trajet, celle-ci bienveillante, évoqua, terrain relativement neutre, ses voyages. L'analysante avait trouvé étrange la requête. Elle correspondait à un pragmatisme partagé et signait l'absence de dogmatisme, malgré la rigidité du cadre. Fallait-il y voir une manœuvre lui indiquant par ce covoiturage, qu'elle avait à son tour à prendre la direction des opérations, à la laisser au bord du chemin ?

Elle avait pu mesurer le poids de son éducation chrétienne, de son masochisme et de sa névrose. Les interprétations dans le registre de la signification s'étaient avérées opérantes. La souffrance l'avait précipitée chez l'analyste. Elle avait trouvé une solution dans la réalité de sa vie, posé un acte devant lequel elle reculait jusque-là. Il lui fut suggéré d'en rester là.

Cette analyse freudienne avait été thérapeutique, avait produit des effets. C'était comme un premier tour de piste, pendant lequel elle avait tiré au mieux son épingle du jeu, mais elle n'en avait pas dégagé toutes les coordonnées. Elle pensait qu'un jour, comme le préconisait Freud, il y aurait une autre tranche, car elle songeait à devenir psychanalyste, sur un divan didactique.

Puis des mois et des années passèrent jusqu'à sa participation à un groupe de travail avec des lacaniens de tous bords, au début des années 80, autour d'un Séminaire. Elle découvrait sans bien comprendre, des formules : "La structure de Dieu" ; "Qu'est-ce qu'une femme ?"; "Tu es celui qui me suivras". Elle entendit traiter du "ravalement de la vie amoureuse", de "la malédiction sur le sexe". Qu'était-ce à dire en ce qui la concernait ? Il lui fallait se remettre à l'ouvrage.

Qui aller voir dans sa ville de province où tout le monde connaît tout le monde ? En tous cas un lacanien. Un qui lit, commente, travaille, comprend, imite Lacan ? Un silencieux patenté, un qui

s'y croit, un en qui on puisse avoir confiance, un de la fameuse Ecole freudienne de Paris ? Celui, convivial et non conformiste, auquel elle va demander conseil, finit par se proposer. Ils se connaissent, ont dîné en ville, plaisanté chez des amis communs, qu'importe, il ne s'arrête plus à ces brouilles, elle pourrait être son analysante. Cette éventualité la laisse perplexe, puis elle réalise qu'une part du transfert tient au prénom, paternel, qu'il porte ; c'est trop clairement œdipien. Elle renonce. C'est son patronyme aussi signifiant que possible pour un analyste réputé lacanien, qui la déterminera à s'adresser à celui dont la voix l'a frappée, lors d'un exposé ponctué de "si vous voulez".

Après un entretien préliminaire, elle est allongée sur un bon tapis de laine, dans un cabinet qui s'enrichira au fil des années de petits tableaux de maîtres, de plantes vertes, de bibliothèques, tandis que la salle d'attente se défraîchit, avec ses vieux numéros des Cahiers du cinéma, ses bergères de style contrastant avec des tables triangulaires en acier et des posters des grands musées internationaux.

Début et fin de semaine sont rythmés par des séances d'environ 20 minutes. Parfois elles paraissent interminables, parfois elle a l'impression de se faire jeter au bout de 10 minutes. Dans ce temps imparti à priori, elle s'organise plus ou moins. Mais quel soulagement au début de ne pas avoir de commentaires, d'avis, de conseils, de pouvoir faire son chemin, sans savoir où il mène, mais d'y aller sûrement. Et elle poursuit. Même si elle arrive parfois guillerette pour repartir en larmes, même si elle perd son temps en plaintes, égrène avec complaisance des souvenirs dont elle ne sait plus si ce sont des constructions de l'analyse ou des bribes de rêve. Elle poursuit, continue à moudre le grain, à travailler les équivoques signifiantes, même si ce sont toujours "papamaman" qui surgissent quand elle pense avoir épuisé le thème, même si elle ne voit plus à quoi cela lui sert puisqu'elle se débrouille. Elle est arrivée à travailler dans un domaine dont elle s'est fait une spécialité. Elle est parvenue à éduquer tant bien que mal sa progéniture. Et elle a cessé de jouer la belle âme et consenti à se faire l'objet du désir d'un homme. Elle continue.

Une psychanalyse lacanienne, si cela ne produit pas à coup sûr, un analyste, lacanien de surcroît, cela a des effets tangibles sur les passions de l'être et les engagements amoureux, intellectuels et professionnels dont cette petite chronique d'analysante, en plantant le décor, a tenté de donner un aperçu.